

LA CHUTE des feuilles

Je dois me rendre à cette triste évidence: mon fils de huit ans a fait connaissance avec la mort. Je veux dire qu'il sait, désormais, que s'il y a la vie, il y a aussi la mort.

Je ne puis plus éluder le problème. Je ne puis plus esquiver son interrogation. Je ne peux plus faire comme si la vie, le bonheur et la joie, les gazouillements des oiseaux, les sauts fébriles de notre petit chat, et les éclats de rires au fond du jardin, étaient là pour toujours. Trop de gens, autour de nous, s'en sont allés „après un dur combat contre une longue maladie“. Trop de personnes, toutes proches de nous, préparent leurs bagages, pour leur dernier voyage.

Mais dès lors, que répondre à ce regard d'enfant qui interroge sur l'imperturbable arrogance de la condition humaine?

L'heure est trop grave pour mentir. Ainsi, dire à mon fils que „je ne sais pas ce qu'il advient après la vie“ est ce que je dois à la sincérité de ses beaux yeux. Dire „je ne sais pas où l'on se rend après la mort“ est ce que je dois à la tristesse de son sourire. Mais je dois dire aussi les croyances et les espoirs, même si c'est improuvable.

C'est par les propos que je tiens de ce Maître de Budo âgé, que je suis enfin parvenu à poser une petite touche de clarté, là, juste au milieu du front de mon petit.

«Tu vois, Jolan, un jour un vieux Maître m'a expliqué que la réponse à cette question difficile se trouvait peut-être dans ce que nous faisons chaque jour, dans le Dojo.

Pour ce très vieux Monsieur, un cours de Judo, à lui seul, se déroulait exactement comme notre vie tout entière!

Alors que nous sommes bien sagement installés en Seiza, au tout début de la leçon, c'est comme si nous n'étions pas encore venus à la vie, comme si nous étions encore dans cet autre univers, celui d'avant notre naissance. D'ailleurs, lors du Mokuso, on a les yeux fermés, on est tout replié en soi, comme l'est un bébé dans le ventre de sa mère!

Et ensuite, lorsque nous nous déplaçons, lorsque nous nous levons, avançons, prenons notre place, puis apprenons, essayons, échouons, recommençons, agissons et pensons, alors que nous tombons, que nous nous relevons, que nous nous blessons, mais guérissons, alors que nous combattons, tout cela est semblable à notre vie même.

Mais il y a un moment, vers la fin de la leçon, où l'on devine qu'on est allé jusqu'au bout. Il y a cet instant qui doit ressembler à ce que doit ressentir une pierre qui, après avoir gaiement ricoché sur une nappe d'eau, comprend qu'elle doit maintenant glisser sous la ligne de la clarté. Un instant où l'on sent que l'on a tout donné. Et dès lors, on comprend. Et dès lors on est presque un petit peu content, je veux dire: on est moins triste que la leçon se termine.

On sent qu'il est temps. Que le Seiza nous attend. Comme quand le gazouillement des oiseaux se fait plus rare, plus doux, et finit par prendre les couleurs des feuilles d'automne. Comme quand notre petit chat décide que c'est assez, qu'il a assez sauté, et qu'il est temps pour lui de se replier et de s'apaiser. Comme quand les éclats de rires au fond du jardin cessent, mais que leurs échos s'envolent vers le ciel, se faufilent dans la terre, ou s'évadent jusqu'au bout de l'horizon. Là-bas. Là où le soleil se couche, dans la beauté

d'une teinte mauve, qui ne nous éblouit pas, et qui est très douce à notre coeur.

Et dans le Seiza, le Mokuso que l'on retrouve, il s'agit dès lors de fermer les yeux, pour regarder au fond.

Et quand on a les yeux fermés, que l'on regarde au fond, on voit un univers, et on redevient comme un bébé dans le ventre de sa mère!»

«Mais papa...? Il est mort, le vieux Maître? C'est celui à qui t'es allé dire adieu, quand tu es retourné au Japon, pour lui dire adieu?

Mais papa... Si la vie, c'est comme un cours de Judo, et que la mort, c'est comme la fin d'un cours, alors on meurt jamais vraiment?

Hein papa, on meurt jamais vraiment? C'est comme les saisons qui passent, mais qui reviennent? C'est comme les fruits d'un arbre qui sont de nouveau là quand c'est l'été? D'ailleurs, si on termine un cours, il y en a un autre le lendemain, et encore un autre le lendemain! D'ailleurs, si une pierre glisse sous l'eau, et qu'on la voit plus, ça veut pas dire qu'elle n'existe plus?! C'est ça qu'il voulait dire, le vieux Maître?

Hein papa... Dis-moi. C'est comme la chute des feuilles, mais avec l'arbre qui reste?

C'est comme la chute des feuilles...? Et demain des bourgeons?»

**Jolan Wirz, 8 ans
Bernard Wirz, Prof. Judo FSJ**